

Avant-propos

METTRE EN QUESTIONS

Les hommes ressemblent plus à leur époque qu'à leur père.

MARC BLOCH

Adeptes ou victimes de la Très Grande Vitesse, veuillez prendre place. Acceptez un instant de vous asseoir et d'interrompre le rythme des horaires et de leurs rendez-vous – le mot sonne comme une reddition aux agendas. Drapeau blanc, le temps d'un voyage. Quelques journaux pour accompagner le trajet. Mais c'est alors de nouveau la presse. Comment échapper à la dictature du jour le jour, si elle est quotidienne? Le recul de l'hebdomadaire change à peine la profondeur de champ. Il ne suffit donc pas d'incliner le fauteuil pour prendre du recul.

La mise en mouvement commence. Les fenêtres du train voisin, sur le quai mitoyen, s'éloignent. Comment ne pas croire que l'on s'est déplacé? L'impression ne dure qu'un instant, c'est l'autre train qui a démarré, et lorsqu'il a disparu, le quai de la gare, toujours là, témoigne à la fois de notre mouvement illusoire et de notre immobilité persistante.

Qui n'a éprouvé ce sentiment de bouger... alors que le monde extérieur seul se déplaçait? Qui n'a cru, à l'inverse, demeurer inchangé alors que tout s'agitait autour de lui? Ce jeu de trompe-perception pourrait bien nous prendre dans ses rets en toutes circonstances... En ce début de XXI^e siècle, par exemple. Tandis que nous ressentons l'impression confuse que l'actualité serait en tâche d'écrire une page d'Histoire. Jamais peut-être, depuis l'année 1989 et son cortège de bouleversements, de Pékin à Berlin, cette perception n'avait été plus vivace; il y aurait un avant et un après. Faudrait-il donc attendre que la page soit rédigée, tournée peut-être, pour en prendre la mesure?

Dans la confusion apparente, quelle place faire à la réalité, touffue certes, et à la perception que nous en avons, brouillée sans (aucun) doute. Manquons-nous d'informations ou, au contraire, sommes-nous submergés par leur profusion? Ne peut-on admettre que des arbres

innombrables puissent cacher une forêt à celui qui s'y perd? Serait-ce le fait d'être né dans un vieux monde, qui n'est pas tout à fait mort, qui empêcherait de comprendre le nouveau, qui n'est pas complètement né? Le sentiment de vivre une révolution? Mais une révolution, n'est-ce pas aussi ce qui ramène au point de départ? Quelle distance focale adopter pour que la profondeur du champ présent soit nette? Doit-on ne voir que les ruptures – elles semblent évidentes –, ou bien des pôles de stabilité et de continuité continueraient-ils d'exister?

Faut-il s'étonner de la tentation nostalgique qu'on sent monter? Est-ce pure coïncidence si le Grand Palais fait cimaises combles, à Paris, à l'automne 2005, en proposant deux expositions qui laissent si bien percevoir cette nostalgie : *Vienne 1900* et *La Mélancolie*? Cette dernière exposition, que l'on doit à Jean Clair, son commissaire, rappelle combien la mélancolie traverse l'histoire de l'Occident, qui lui doit génies et folies. La mélancolie est le plus souvent associée à la dépression... mais on a vu de grandes Dépressions, après une Grande Guerre, exploser en une autre Guerre. La mélancolie montre alors son visage furieux, l'autre versant de sa face abattue, et les deux écrivent l'Histoire. En ce moment même, tout se passe comme si faisait irruption une « belle époque », évidemment enjolivée après coup? N'est-ce pas la tendance de toutes les générations, celles qui du moins n'ont pas connu d'apocalypses, de mythifier leur passé – une propension à laquelle nous n'échapperions pas?

Devant la carence des discours explicatifs, le retour en arrière n'est pas le pire danger. La tentation est généralement toute proche de dériver vers les boucs émissaires dont le projet, tapi dans l'ombre, donnerait un sens apparent aux déstabilisations confuses. La rationalité ayant horreur du vide, on dispose alors de vraies fausses explications et, c'est plus important encore, de paratonnerres : on passe aisément des boucs émissaires aux victimes expiatoires, vers qui orienter ses angoisses fulgurantes.

Ces questions, tant d'autres encore, surgissent des débats, conférences, rencontres, en ville ou en campagne (électorale), *talk-shows* publics et cafétérias privées. Elles sous-tendent le voyage qui est ici proposé. Inutile de jouer à cache-cache, ce livre propose de montrer que le monde est moins fou, insensé, qu'il n'y paraît. Une climatologie est visible sous les péripéties de la météorologie.

Pour prendre le monde en mains, tenter de le mieux comprendre, le cheminement propose deux compagnons de voyage. Pourrait-on trouver meilleurs guides qu'un archéologue, qui fouille le passé, et un archi-

tecte, qui bâtit l'avenir? L'un et l'autre occupent l'espace, s'occupent des territoires, sont à leur aise sur les chantiers. Leur réunion n'est-elle pas comme une conjonction de coordination qui associerait l'Histoire et la Géographie? Nous tenterons de les faire entrer en résonance et parlerons donc de géopolitique, puisqu'on nomme ainsi l'amalgame formé par la vieille histoire-géo de nos enfances.

Je vous souhaite bon voyage, sans besoin de ceintures attachées, celles des idées reçues, dans le temps long, celui de l'Histoire, et les espaces irréductibles, ceux de la Géographie... Au fil du trajet, nous croiserons l'économie triviale, les créances qu'elle fait naître; nous retrouverons aussi sans cesse le monde des idées, les croyances qui le tapissent. Et partout le risque des discrédits.